

L'écrivain, homme sans rôle et sans qualité?

Pierre Morency and Victor-Lévy Beaulieu

Volume 13, Number 2 (74), 1971

L'écrivain et les pouvoirs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30760ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Morency, P. & Beaulieu, V.-L. (1971). L'écrivain, homme sans rôle et sans qualité? *Liberté*, 13(2), 57-65.

L'ÉCRIVAIN, HOMME SANS RÔLE ET SANS QUALITÉ ?

*« Malgré tout cela, je lui trouvais l'air d'un homme de
qualité, sans doute parce qu'il en était un. »*

— Le SAGE

Les qualités et les défauts de l'écrivain

« J'aime mieux les hommes engagés que les littératures engagées. Du courage dans sa vie et du talent dans ses oeuvres, ce n'est déjà pas si mal. »

— ALBERT CAMUS

Je n'ai pas à le cacher : il m'est souvent arrivé et il m'arrive encore d'être saoul. Mais la plupart du temps, je suis à jeun. Et quand je suis à jeun, j'écris. Quand je suis saoul, je n'écris pas ; je deviens écrivain, c'est-à-dire un homme qui fait croire aux autres qu'il écrit, un homme qui a besoin de se persuader qu'il est capable d'écrire, un homme qui aime jouer un rôle. Mais moi, quand je ne suis pas saoul, je n'aime pas porter de médailles, car j'écris. Et quand j'écris, je suis libre. C'est quand j'ai bu que je ne suis pas libre et c'est quand je ne suis pas libre que j'ai l'habitude de faire des discours. De faire des discours pour crier une liberté que je ne possède plus. Quand je suis à jeun et que j'écris, j'ai horreur de faire des discours, j'ai horreur de faire des sermons, j'ai horreur de jouer au missionnaire de la liberté... pour la simple raison que lorsque j'écris, je me sens libre.

Des fois, oui, il m'arrive d'être en boisson. C'est à ce moment-là que d'habitude je deviens prêt à devenir utile, utilisable. C'est à ce moment-là que d'ordinaire je deviens prêt à servir. A servir n'importe qui, à servir n'importe quoi. Quand je suis en boisson, je serais même disposé à **SERVIR UNE CAUSE**. Vous voyez qu'il m'arrive de côtoyer des pièges terribles ! Je serais prêt à servir une cause, car je deviens un écrivain, car je deviens un homme de lettres qui se prend pour

un homme de luttés, car je deviens une étiquette, un être à médaille, un être brisé de n'être pas en état d'écrire.

Servir une cause procure la chaude sécurité d'appartenir et quand je suis saoul, j'ai besoin de me rattacher. Cependant, quand je suis à jeûn, j'écris. Et quand j'écris, je ne ressens pas le besoin de garantir la liberté des autres, je ne ressens pas le besoin de sauver l'univers.

Parfois, quand j'écris, je suis poète. Et quand je suis poète, je suis libre. Dans ces moments précieux, je n'ai plus rien à voir avec les monnayeurs de la liberté, c'est-à-dire les pouvoirs en place, c'est-à-dire les pouvoirs qui les remplaceront inévitablement. Car les poètes ne sont pas là pour servir, ils sont là pour savoir. Un poète, ça ne devrait jamais flirter avec les pouvoirs en place, avec les pouvoirs à venir. Car, si l'oeuvre d'art a des prolongements nécessaires dans la politique, la politique, elle, n'a rien à voir avec la création. C'est pourquoi, toute collusion politique-crétion conduit à la résorption de la seconde par la première. Le poète est là pour montrer que la poésie est une manière absolue et musicale de vivre, d'exercer et d'exprimer une lucidité désespérée et un amour total face à la vie et face au monde. Rien d'autre.

Mais quand je suis en boisson, j'aime bien devenir un homme de lettres. J'aime bien devenir un écrivain, j'aime bien me donner l'illusion que ce qui est écrit peut changer l'allure de la grande machine aveugle qui s'appelle POLITIQUE. Cela ne m'arrive jamais quand je suis à jeûn. Parce que dans ces moments-là j'écris et je suis libre. Il n'y a rien de plus efficace et de plus terrible que l'acte gratuit d'un être libre. Il n'y a au monde aucun pouvoir, aucune force brutale pour rivaliser de puissance avec l'acte de totale gratuité d'un être devenu libre.

Le poète n'est pas là pour injecter du sérum à notre séculaire désespoir, il est là pour ouvrir les fenêtres et montrer la direction du vent. Les poètes ne sont pas là pour devenir les bell-boys sonores des gouvernements, ils sont là pour abolir les saluts au drapeau et dégrafer les insignes.

Mais, s'il m'est souvent arrivé d'être saoul et de devenir écrivain, s'il m'est souvent arrivé d'être à jeun, d'écrire et de

devenir libre, il m'est aussi quelquefois arrivé d'être à jeun et de ne rien écrire. Dans ces moments-là, parfois, je pense. Je pense au poète et au monde, à la poésie et au monde, à ma poésie et au monde. Il m'arrive de penser au monde et de penser aux gens. Il m'arrive d'être sérieux. Et quand je suis sérieux, je sais quelquefois que toute qualité n'est pas absente de l'exercice d'être poète. Quand je suis sérieux, j'en arrive même à souhaiter devenir autre chose qu'un simple fabriquant de poèmes. Des fois, je voudrais que le poète devienne une bête d'irrationalité dans un monde trop judicieux, une bête de folie dans un monde trop sage, une bête de douceur dans un monde trop brutal, une bête d'amour dans un monde hostile.

Quoi qu'il en soit, je ne suis jamais parvenu à m'enlever de la tête que la qualité d'un poète est d'être un homme qui écrit, un homme qui parle, un homme qui témoigne de l'absurde gratuité de toute aventure intérieure, un homme qui témoigne constamment et malgré tout de la solution la plus difficile. Et la solution la plus difficile, en poésie, c'est la véritable anarchie. Le rôle du poète, c'est de montrer que le plus difficile, c'est d'écrire à jeun et d'être libre. Le rôle du poète est de montrer que le plus difficile reste possible et le plus difficile à vivre pour un poète à l'écoute de ce qui se passe autour de lui, c'est ceci : être et demeurer un total, un pur anarchiste.

Le poète n'est pas là pour écrire des lettres au lecteur. Il est là pour écrire des poèmes.

Le poète n'est pas là pour écrire des discours. Il est là pour écrire des poèmes.

Le poète n'est pas là pour écrire des sermons. Il est là pour écrire des poèmes.

Le poète n'est pas là pour écrire des pamphlets. Il est là pour écrire des poèmes.

Le poète n'est pas là pour écrire des lettres de menace. Il est là pour écrire des lettres d'amour.

Le poète n'est pas là. Le poète est toujours ailleurs.

L'écrivain, un homme sans rôle et sans qualité ?

Cette phrase (« L'écrivain, un homme sans rôle et sans qualité ? ») n'est pas véritablement une question. Elle est plutôt un constat sur ce qu'a toujours été et continue d'être l'écrivain québécois. Personnellement, cela ne m'attriste pas plus qu'il ne faut. J'ai une mentalité de cordonnier. J'écris, je ne sais pas très bien qui me lit et pourquoi on me lit, et finalement cela m'importe assez peu : je suis très patient. Que de plus en plus d'écrivains soient convaincus que nous sommes comme ces malheureuses bêtes que l'on fait tourner dans de petites cages pour des expériences de laboratoire m'amuse. Que notre littérature devienne une espèce de documentaire sociologique à l'usage des écoliers et des étudiants me fait poser une question : être enseigné, est-ce donc tout ce qu'il peut arriver de mieux à l'écrivain québécois ? La littérature d'ici ne serait-elle qu'une espèce d'encadrement pour notre société et son destin serait-il de ne pas aller plus loin, d'être en quelque sorte marginale et confinée à cette marginalité ? C'est bien possible. Mais cela aussi m'émeut assez peu puisque j'écris, que je suis patient, que je crois avoir le temps pour moi. De toute façon, les psychiatres c'est trop cher. Et eux aussi, leurs rôles et leurs qualités ne sont pas trop bien définis.

Mes frères de lait me disent souvent : « Ne nous leurons pas, nous ne pénétrons nulle part, cinq mille lecteurs signifient peu de chose, le livre n'est plus un événement, peut-être même ne l'a-t-il jamais été ici d'ailleurs. » Je leur réponds : « Sans doute ». Ils me disent aussi, ces frères de lait : « Au Québec, les hommes de plume qui ont du succès, ceux

avec qui il faut compter, ils s'appellent Mia Morissette, Marcel Cabay, Jean Lajeunesse et Marcel Gamache. N'est-ce pas terrible ? » Je réponds : « Sans doute ». Et je leur propose aussitôt que *La Barre du Jour*, *Liberté* et *Etudes françaises* fassent chacune un numéro spécial sur eux, question de les convertir. Après, nous en aurons fini de tout ce joli monde : il aura été vacciné, il commettra poésies, récits et pièces de théâtre. Mais je suis conscient qu'il y a là un danger : qu'arriverait-il si on présentait Gaston Miron, Fernand Ouellette ou Jacques Ferron pour assurer une relève à Jean Lajeunesse ? Evidemment, je suis d'accord avec vous pour dire que c'est un peu bas de plafond une réflexion du genre. Mais que voulez-vous, j'arrive assez mal à prendre au sérieux les pseudo-problèmes de l'écrivain québécois. Ce qui est important, c'est ce qui s'écrit, c'est le roman qui est publié. Le reste, je ne sais pas trop quoi en faire, n'étant ni un agent de relations publiques, ni un impresario, ni même un disciple de *Tel Quel*. Les commentaires m'ont toujours apparu comme étant de la fiction mise en selle (et encore en amazone !) sur de la fiction. Ça dit ce que ça dit et ça intéresse le monde que ça intéresse. Personnellement, je préfère m'étonner ailleurs. M'étonner au sujet de petites lubies qui me troublent un peu mieux. J'aime bien choisir mes cauchemars.

Et moi, ce qui m'étonne, c'est que vivant à une époque où tout ce qui est oral est bousté par les mass média, c'est-à-dire par la télévision en grande partie, on ne soit arrivé qu'à une sous-oralité. Serait-ce que graduellement nous perdons le sens du verbe qui est en train de devenir un sous-produit de la pensée, tout se passant comme si maintenant que nous pouvions tout dire, rien ne restait plus à dire ? C'est un fait que coïncé entre la télévision et les nouveaux aspects de la modernité, l'écrivain s'aplatit comme une galette sans levain, s'interroge sur son efficacité, se sent menacé... mais persiste toujours à vouloir jouer un rôle... Jouer un rôle ! Nous sommes au théâtre, ce n'est pas sérieux, il y a erreur sur le personnage !

Peut-être après tout notre littérature n'en est-elle encore qu'au XIXe siècle. Mais le problème, c'est que nous courons comme des fous après un Balzac, voire même un Gorki, et

que personne parmi nous ne veut plus le devenir. L'absence de qualité, serait-elle là ? Est-il encore possible d'avoir un projet démesuré ? Un Dos Passos québécois, est-ce admissible ? Et qui peut accepter de travailler autant, et pour quoi, et pour qui ? Ça manque de fous dans notre littérature, ça manque de ce genre d'illuminés qui veulent, par la plume, changer le monde. Regardons-nous : nous sommes beaux, bons, pas chers pantoute, remplis d'idées, séparatistes à mort, nous vivons dans un pays plein d'astuces et riche comme un shortcake aux fraises de types humains, et que faisons-nous de tout cela ? De belles petites crottes bien parfumées, traitées à la chimie d'un langage qui n'arrive pas à nous concerner tout à fait. On est même décorés pour le faire, ça c'est entendu. Décorés et dévorés. Après, il ne nous reste plus qu'à nous interroger sur ce que nous faisons, valons, voulons, écrivons. S'interroger, ça donne bonne conscience quand t'écris pas ou quand t'écris plus. Tu peux alors te demander : qu'est-ce que devient le romancier, que lui arrive-t-il, où en est-il, est-il mort pour de bon ? . . . Mais je reviens à la question, comme un bon Tonton-Macoute, et j'ajoute que notre qualité première est peut-être d'être anachronique. Le roman traditionnel fait eau de toutes parts, on le sait, il a sans doute sombré depuis un bon petit bout de temps et nous continuons de faire comme si de rien n'était : serait-ce que nous ne savons pas encore ce qu'est l'eau ?

Si l'écrivain ne trouve pas de nouvelles formules, qui va les trouver pour lui ? Si l'écrivain n'arrive pas à découvrir la spécificité de notre monde, qui le fera ? Il faut savoir faire la différence entre la pirouette (une lecture si rapide soit-elle des labarredujourdiens vous éclairera sur ce que je veux dire) et la littérature. Mon rôle en tant qu'écrivain québécois, mes qualités en tant que romancier, je les vois dans un au-delà du jeu avec les mots, dans une description de ce qui fait ce que nous sommes et de ce qui fait que ce que nous sommes n'est peut-être pas ce que nous voudrions, pourrions ou devrions être. En même temps, ma fonction consiste à dire le plus que je peux et au plus de monde possible. C'est assez simple, je pense. Et cela m'amène à ce que je crois vraiment : dans un monde qui ne l'est plus, l'écrivain ne peut être

qu'exemplaire. Il doit faire comme si. Créer, créer, créer et créer encore. S'il le fait, s'il réussit son projet, il y a des chances que tout devienne possible. Que ce qui est réalisé en littérature le soit aussi ailleurs. Car, qu'est-ce donc finalement que le rôle et la qualité d'un écrivain sinon écrire ? Prendre conscience de cela est peut-être plus important qu'on pense. Et tant pis si de moi-même je retourne au XIXe siècle. Ce qu'il faut comprendre, c'est que le roman n'est plus un domaine privilégié, qu'il est devenu un art de complémentarité qui s'insère entre la télévision, le cinéma et autres trucs spécifiquement modernes. Au Québec, nous avons l'avantage de vivre dans une situation exceptionnelle : notre histoire littéraire est pleine de trous, notre passé n'a à peu près pas été utilisé et maintenant que notre avenir nous intéresse, il y a toute une exploration à y faire. Il s'agit d'ouvrir les yeux, de se plonger au coeur de notre originalité. Il faut d'abord se révolutionner soi-même (selon le mot de Blaise Cendrars) avant que cela se fasse collectivement. C'est peut-être par là que nous écrivains québécois péchons le plus.

Car notre problème, règle générale, est facile à circonscrire : nous ne savons pas très bien ce que nous voulons, nous ignorons qui nous sommes, nous n'avons pas grand-chose à proposer, nous suivons le courant, somme toute assez satisfaits de nous-mêmes. Dois-je ajouter que les pouvoirs sont complaisants à notre égard ? On nous fait manger les hormones à la cuiller. Nos hormones, ce sont les subventions et l'aide à la création et à l'édition. Sans elles, que deviendraient la plupart d'entre nous ? Nous perdriions notre graisse, nous tomberions à terre. C'est que nous manquons de lecteurs pour assurer notre indépendance. Et cette rareté du lecteur, nous devons pour une bonne part l'assumer. Quand on parle de littérature populaire, on fait rire de soi ici. On a un peu de mépris pour le lecteur (mon moi haïssable étant inclus dans ce « on »). On ne le croit bon qu'à écouter Réginald Boisvert, on ne le sollicite pas assez, on n'essaie pas tellement de l'intéresser, ce qui fait qu'il est plutôt rare qu'on le touche, qu'on le passionne. Selon moi, cela met en cause une qualité essentielle de l'écrivain, qualité qui nous manque énormément : la curiosité. Les événements d'octobre sont là pour le prou-

ver : à cete époque, où étions-nous, nous hommes de plume ? Je suis bien obligé d'admirer la rapidité avec laquelle nous nous sommes transformés en autruches. Car ce cher Front des écrivains québécois, créé pour prendre position sur la crise que nous traversons alors, comment se fait-il qu'il n'a pu aller plus loin que le genou de Madame Maillet ? N'est-il pas l'illustration par excellence de la difficulté que nous avons à assumer ce rôle que par ailleurs nous réclamons à corps et à cris ? N'est-il pas un autre constat de notre irresponsabilité, de notre absence de curiosité pour ce qui, pourtant, nous concernait tous ? Il fallait lire les textes de la trentaine d'écrivains que L'Illettré avait sollicités en vue d'un numéro spécial sur le sujet. Sauf quelques exceptions, c'était à mourir d'ennui. Il y avait là, dans ces textes, une impossibilité presque totale de réflexion. Imaginez maintenant ce qu'un écrivain comme Norman Mailer aurait tiré de tels événements ! Mais je suis prêt à vous parier que d'ici un an, la majorité d'entre nous, nous aurons écrit sur octobre '70 qui son petit poème, qui sa petite pièce de théâtre, qui sa petite nouvelle.

Bon. Une dernière constatation.

L'écrivain québécois qui a pour fonction de porter la parole au monde le fait peu et selon des conceptions maintenant désuètes. Faudrait qu'on se recycle, qu'on sorte un peu, qu'on aille voir le monde autrement qu'à travers le prisme déformant de ce qu'à coups de pompes nous appelons la culture. Je pense que nous n'avons pas le choix : ne devons-nous pas devenir des Barbares, des Mongols de l'écriture ? Je suis convaincu de la vérité de ce mot de Raymond Abellio qui disait : « Il n'y a pas de problème du roman, il y a un problème du romancier. » Si nous avons quelque chose à exprimer qui aille au creux de ce que nous sommes et qui, par-delà les mots, nous appelle à un dépassement de nous-mêmes, j'imagine qu'il y aura toujours du monde pour nous entendre. Sinon, il nous restera une dernière possibilité : devenir prophète.

Ceci étant dit, je vous retourne la question du début et je vous autorise, à défaut de pouvoir faire mieux, à vous brosser les dents avec.

VICTOR-LÉVY BEAULIEU